

La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui

Bernard Assiniwi

Volume 34, Number 137, December–Winter 1989

L'art des autochtones du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Assiniwi, B. (1989). La littérature autochtone d'hier et d'aujourd'hui. *Vie des arts*, 34(137), 46–46.

LA LITTÉRATURE AUTOCHTONE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Bernard Assiniwi

Pendant plus de quatre cents ans, la littérature autochtone fut l'affaire des conteurs, détenteurs de la tradition orale des premières nations de notre pays. Pendant tout ce temps, l'interprétation des symboles, des métaphores et des paraboles était faite par les anthropologues, les ethnologues et, très souvent, par les historiens. Alors que les premiers se contentaient de décrire les interprétations possibles, les derniers ne manquaient jamais d'établir des comparaisons avec les civilisations ouest-européennes et, ce faisant, faussaient totalement le degré d'évolution sociale, économique, politique et culturelle des peuples de notre continent.

Pendant ces quatre cents ans, chacun se permettait d'y aller de ses écrits sur les «sauvages du Canada» sans nécessairement mettre en relief leurs valeurs véritables. Depuis le scribe de Jacques Cartier, en passant par Champlain, et jusqu'aux fables dramatiques d'Eugène Achard, toutes les trahisures et tous les massacres perpétrés par les pauvres païens des forêts de l'Est furent racontés, et la gratuité de ces actes ne manquait jamais de faire dresser les cheveux des lecteurs crédules et naïfs. On disait qu'un peuple sans écriture est un peuple de «sauvages» qui n'a, de ce fait, aucun droit de regard dans le processus de l'histoire. Comme les événements n'avaient pas été enregistrés par écrit, le point de vue de l'autochtone n'avait aucune importance.

Les formes littéraires

Pourtant, les Indiens d'Amérique possédaient plusieurs formes de littérature. La littérature orale était la plus importante de toutes puisqu'elle se transmettait au sein même de la famille élargie. Un homme ou une femme devenait une sorte de livre vivant, ouvert aux événements passés et aux diverses parties importantes de sa propre vie. Ses connaissances étaient souvent transmises à plusieurs de ses descendants qui faisaient de même avec les leurs. Les traditions, les coutumes et les histoires étaient maintenues par le fil de la mémoire des humains. Près du feu, les nuits d'hiver, on se transmettait la connaissance.

Lorsque des événements importants se produisaient et qu'il fallait enregistrer des détails particuliers, on avait recours aux wampums (petits bâtonnets de nacre, tubulaires, et venant d'un coquillage appelé «Venus mercenaria») dont les dessins reproduits en deux couleurs, le blanc et le pourpre, rappelaient au livre vivant les détails à préciser. Les wampums (wampumpéague, en langue micmaque et signifiant «blanc et autre») étaient utilisés sous forme de ceinture, ou enfilés sur une cordelette. La valeur de ces objets était telle qu'en comparaison l'argent des Européens ne valait rien et que pour détruire la culture et le prix rattachés au wampum, les marchands et les commerçants se mirent à en fabriquer de faux et importèrent des perles de verre et de cuivre pour en noyer l'importance. Et les livres vivants se mirent à perdre la vérité de la littérature traditionnelle.

Les individus, afin de rappeler aux autres ce qu'ils avaient vécu, dessinaient les récits sur les objets utilisés quotidiennement ou peignaient sur des rochers. Depuis les paniers d'écorce de bouleau jusqu'aux manches des couteaux, des vêtements de cérémonies jusqu'aux maquillages faciaux, tout y était raconté.

La forme moderne de littérature

C'est Henry Lorne-Masta, un Abénakis d'Odanak au Québec, qui fut le pionnier de la littérature autochtone moderne. Au début du 19^e siècle, ce diplômé de Harvard publia son interprétation de l'évangile en langue abénakise. Puis, il y eut environ cent cinquante ans de silence pendant lesquelles la littérature autochtone s'est replongée dans le passé. Et, se basant sur la même bibliographie que le chanoine Lionel Groulx (l'historien et le héros des «Canadiens français» dont Jacques Ferron a dit, dans le *Nouveau Journal*, qu'il était «décédé vingt ans trop tard et qu'il faussait l'histoire depuis ces vingt dernières années»), l'auteur de ces lignes a osé proclamer sa vérité. Et, peu à peu, les complexes s'effacent et les gens commencent à écrire ou à faire écrire les connaissances et les cultures des tribus d'Akki, la mère-terre et nourricière des humains qui l'habitent. Au Québec, la littérature écrite se compose d'une cinquantaine de titres dus à des autochtones et autant dus à des non-autochtones. Les premiers racontent leur vérité et les seconds leur interprétation de l'autre vérité.

Les auteurs autochtones du Québec ont pour noms: Bernard Cleary, *L'Enfant de 7000 ans*, Michel Noël, *Carnet de voyages* et *Les oiseaux d'été*, Marguerite Vincent, *La Nation huronne*, Max Gros-Louis, *Le premier des Hurons*, Kermot Moore, *La volonté de survivre*, Albert Connolly, *Oti-il-no Kaepe*, William et Mary Commanda, *The Indian Crafts*, (écrit par David Gidmark un non-autochtone, Ann Antan Kapesch, *Je suis une maudite sauvagesse*, Joseph Laurent, *Les Abénakis*, et l'auteur du présent article, qui a vingt-sept titres à son actif. Le dernier livre à paraître a pour titre *Chief* et raconte les visions de Billy Diamond, le véritable leader de la nation crie de la Baie de James. Ce livre est dû à la plume du journaliste Roy MacGregor. Plusieurs autres auteurs autochtones ont publié depuis les années cinquante mais leurs noms nous échappent. Que ces oubliés nous pardonnent, nous n'avons plus la mémoire du livre vivant. ■

Écrivain, Bernard Assiniwi a publié plus de vingt-cinq ouvrages romanesques et documentaires dont, en 1988, *La Médecine des Indiens d'Amérique*, aux Éditions Guérin.